

Paris, le 13 décembre 2004

Institut de France
Grande salle des séances

Séance exceptionnelle
de l'Académie des Sciences morales et politiques

En hommage à Monsieur le Grand Rabbine Jacob Kaplan,
Membre de l'Académie,

Élu le 24 mai 1967, décédé le 5 décembre 1994

Allocution de M. Jean Cluzel

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques

Monsieur le Grand Rabbine Jacob Kaplan a siégé 27 ans en notre Compagnie.

Son prénom était celui du troisième patriarche.

Son nom était prédestiné : Kaplan, c'est-à-dire, *chapelain*, c'est-à-dire *prêtre*, c'est à dire *descendant d'Aaron*, le grand prêtre, le frère de Moïse.

Tout au long de sa vie, il a fidèlement respecté l'injonction du Talmud :

« Soyez des disciples d'Aaron, aimant la paix, recherchant la paix, faisant tous vos efforts pour établir la paix entre les hommes. »

Et comment lui rendre plus sincère hommage qu'en méditant sur les témoignages rassemblés dans le livre du centenaire, édité en 1997.

Cet ouvrage s'ouvre par une phrase de Monsieur le Président de la République :

« Son souvenir vit à jamais dans mon esprit et dans mon cœur. »

Chacun savait les liens de profonde amitié qui unissaient Monsieur Jacques Chirac et le Grand Rabbine Jacob Kaplan.

Ce livre, publié sous la direction de Messieurs Francis Kaplan, Maurice-Riben Hayoun et du Grand rabbin René-Samuel Sirat, comprend les témoignages de quatre confrères :

- Henri Amouroux : Un homme de discrétion et de courage
- Pierre Chaunu : Un homme bon. Absolument. Totaleinent. Simpleinent bon.
- André Damien : Un homme d'ouverture dans le respect des principes dont il était le gardien.
- Edouard Bonnefous : Un indispensable trait d'union au sein de notre société.

Pour parfaire le volume, suivent onze notices qui permettent de mieux connaître les centres d'intérêt du Grand Rabbin ; deux confrères figurent dans cette seconde liste :

- Roger Arnaldez : Réflexions sur le message de Philon d'Alexandrie
- Jean Imbert : Les Juifs et le pouvoir carolingien.

Nombreux sont les témoins qui ont ouvert leur propos par la relation de l'accueil si bienveillant qu'ils reçurent au numéro 1 de la rue Andrieux.

J'eus, pour ce qui me concerne, le bonheur — et l'honneur — d'être reçu plusieurs fois par le Grand Rabbin Kaplan en 1988 puis en 1991. Comme ces visites protocolaires se plaçaient dans le cadre d'une candidature à l'Académie, l'accueil eût pu être quelque peu réservé ; mais il n'en fut rien ; car le Grand Rabbin savait être tout à tous. Il ne faisait aucune distinction entre les grands de ce monde qu'il avait eu l'occasion de rencontrer et ceux qui, nombreux, de toutes conditions et de toutes confessions, frappaient à sa porte.

Il sut très simplement me mettre à l'aise, me parlant — en raison de mes origines bourbonnaises — de l'accueil compréhensif qu'il avait reçu des paysans des environs de Vichy lorsque, avec les siens, il vivait dans cette ville.

En effet, en 1941, nous nous trouvions à Vichy, lui parce qu'il remplissait son devoir à l'égard de sa communauté, moi parce que j'étais élève au lycée. Si nous ne nous sommes pas rencontrés alors, je savais par le père Dillard, jésuite, et par les Cahiers de Témoignage Chrétien créés sous la Résistance par le père Chaillet, l'affreuse réalité de la persécution organisée contre les Juifs par le gouvernement siégeant à Vichy.

Nous avons respectueusement et avec admiration salué la lettre que le Grand Rabbin Kaplan avait adressée à Xavier Vallat, Commissaire aux questions juives. C'était le 31 juillet 1941 :

« M. le Commissaire général... j'ai l'honneur de vous informer que j'ai adressé ce jour à Cusset (Allier), conformément à la loi, ma déclaration de juif, ainsi que celle de ma famille. Appartenir au judaïsme étant pour moi un grand honneur, j'ai été heureux de cette occasion d'en faire la déclaration officielle. »

Puis, à la Synagogue de Vichy, il allait clamer son indignation mais aussi se réclamer de sa foi :

« Nous ne renoncerons pas à notre qualité de juifs pour échapper aux rigueurs d'un statut qui, aux yeux du vulgaire seul, est déshonorant ; il ne l'est jamais pour celui qui en est la victime (...) Nous serons le roc contre lequel une fois de plus viendra se briser l'iniquité (...) Une voix, lisons-nous dans la Bible, crie au prophète : « Sentinelle, où en est le jour ? Qu'en est-il de la nuit ? Et le prophète de répondre : « le jour vient et la nuit vient aussi » ... »

Jusqu'à la dernière heure, le Grand Rabbin est demeuré en position de sentinelle ; et toujours présent lorsqu'il savait qu'au cours d'une réunion allait être évoqué le soulèvement du ghetto de Varsovie (19 avril 1943). A ce sujet, il avait coutume de dire que, pour lui,

« Ce fut l'un des grands moments de notre histoire, ô combien tragique. Ce jour-là ; les juifs dirent non aux bourreaux de leur peuple et se dressèrent contre eux... »

Pour répondre à cette tuerie, organisée dans le cadre de la guerre d'extermination des juifs — la Shoah de sinistre et abominable mémoire — la voix de Jacob Kaplan s'est toujours élevée en résonance avec les prises de position d'un cardinal Salièges ou encore celles de ces protestants du Chambon-sur-Lignon, sauvant de nombreux enfants juifs. Il s'écriait alors :

« Israël étant le premier à subir les assauts de la barbarie, c'est auprès de lui que doivent se trouver les défenseurs des valeurs spirituelles de notre temps. »

La Shoah et la création de l'Etat d'Israël sont les deux événements antinomiques du destin du peuple juif au XXe siècle.

Il disait encore :

« La Shoah, ce génocide de six millions de juifs qui s'est produite en Europe — au centre de l'Europe — après 2000 ans d'enseignement chrétien ».

C'était selon l'expression même du Grand Rabbin *« quelque chose d'affolant »*. La politique antisémite l'était déjà.

Heureusement, chez lui, l'espérance demeurait vive, présente, communicative. Pour preuve, il suffit de citer un autre extrait de sa lettre à Xavier Vallat :

« Le jour où la raison reprendra ses droits et elle les reprendra sans aucun doute dans le pays de Descartes et de Bergson, l'antisémitisme perdra les siens. »

Bergson ! Il nous faut aussi, en ce jour, faire mémoire du nom de celui qui fut membre de notre Académie de 1901 à 1941. Bergson, philosophe de confession juive, peut être lui aussi considéré comme un lien entre Israël et la Chrétienté, même s'il choisit de mourir fidèle aux siens.

A Vichy, le 12 janvier 1941, quelques jours seulement après la mort du philosophe, le père Dillard allait lui consacrer une conférence. De ce jésuite, Maurice Schumann devait dire à la radio de Londres que *« c'était le seul homme courageux dont la voix pouvait s'élever à Vichy »*. Tout au moins jusqu'au printemps 1943...

Voici quelques phrases échappées à la vigilance de la censure dont la griffe marque l'exemplaire de cette conférence en ma possession :

« Contre le positivisme, contre le matérialisme qui se débattaient dans des questions insolubles, d'un coup, grâce aux intuitions du philosophe, le débat fut approfondi et les découvertes spirituelles commencèrent contre ce faux idéalisme. Contre l'agnosticisme de la libre pensée qui refusaient de poser les problèmes vitaux, les problèmes essentiels (...) Et Bergson nous fit redécouvrir et la liberté de l'esprit et l'immortalité ».

Le père Dillard et Jacob Kaplan furent exemplaires de la vitalité spirituelle qui s'exprimait à Vichy par la bouche de ces deux prophètes. L'un et l'autre se retrouvaient dans la grande unité de la foi ; le jésuite, qui allait mourir à Dachau en janvier 1945 et le futur Grand Rabbin de France.

En puisant dans les archives de notre Académie, on peut retrouver les échos de ce dialogue ébauché à Vichy. Et tout particulièrement ces phrases qui expliquent la conception

de l'œcuménisme tel que le concevait le Grand Rabbin Kaplan :

« Lorsque je parle de rapprochement, il ne s'agit pas d'une fusion des religions, il s'agit, chacun gardant sa religion particulière, de travailler ensemble. Il faut que les religions s'entendent et sympathisent. Nous pouvons très facilement, nous juifs, sympathiser parce qu'aux yeux du judaïsme, la religion chrétienne comme la religion musulmane ont une raison d'être ; elles ont une mission divine. Il ne s'agit ni de fusion, ni de syncrétisme et nous pouvons travailler en restant fidèles chacun à sa religion. »

Dans ce que l'on a appelé l'affaire Finaly, il allait donner un autre exemple de sa fermeté spirituelle. Les parents de deux enfants Finaly étant morts en déportation, une personne — M^{elle} Brun — se chargea d'eux — ce qui était digne d'éloges — mais elle les fit baptiser et ne voulut pas, après la tourmente, les rendre à leur famille ; ce qui posait évidemment problème pour s'en tenir à une expression mesurée.

On a peine à imaginer une telle situation, qui, selon notre Confrère, le Bâtonnier André Damien, fut surtout :

« l'occasion de marquer un redressement juridique et doctrinal mais aussi d'outrer la position de l'Eglise jusqu'à l'inimaginable. (...) Le rôle du grand Rabbin Kaplan a, dans cette affaire, été fondamental (...) Joignant à une inébranlable fermeté, une volonté de conciliation et de dialogue tout aussi admirable, il a réussi à apporter une solution à cette douloureuse affaire et en même temps à rassembler autour de sa personne et de sa doctrine la communauté juive toute entière. (...) Tout en montrant sa volonté de promouvoir le respect mutuel dans les religions du livre, les valeurs sacrées des confessions qui s'en réclament (...) Comme il l'a écrit, « l'enseignement de l'estime a pris le pas sur l'enseignement du mépris ». Finalement, il sut tempérer les ardeurs des uns et des autres pour laisser une porte ouverte à une réconciliation et l'Histoire lui a donné raison »

Il est vrai que le Grand Rabbin faisait partie de ceux qui avaient aidé à la résurrection juive au lendemain de la tourmente ; parce qu'il avait compris que le judaïsme était tout à la fois **nation** et **spiritualité**.

Il apparaîtrait aussi — et peut-être surtout — comme celui qui a permis d'amorcer la grande réconciliation entre juifs et chrétiens ; par exemple, en assurant le succès de la conférence de Seelisberg (en Suisse) qui, en 1947, avait permis des retrouvailles d'où devait, peu de temps après, naître *L'Amitié judéo-chrétienne*. Cette idée venait de loin. En effet, lors de son Rabbinat à Mulhouse (1922-1928) il avait pris contact avec le groupe des « amis de Charles Peguy » ; groupe qui a largement contribué au changement de mentalité de la part des chrétiens à l'égard des juifs ; plus tard, le Grand Rabbin a participé aux activités de l'*Union Civique des Croyants* où se rencontraient juifs et chrétiens afin de mieux se connaître. C'est pourquoi, le 7 décembre 1994 — deux jours après sa mort — le Cardinal Lustiger pouvait mettre en pleine lumière le charisme d'homme de dialogue que fut Jacob Kaplan :

« C'était pour lui comme une impérieuse nécessité intérieure à laquelle il ne s'est jamais dérobé malgré les obstacles rencontrés, en homme de foi et en homme de prière qu'il était. Avec une perspicacité jamais prise en défaut, il s'est toujours interrogé sur ce qu'il appelait les grandes tâches communes et qui étaient pour lui,

celles de la civilisation : elles ne manquent pas à notre époque où les valeurs judéo-chrétiennes sont remises en cause avec toutes les dénégations qui en résultent. »

Si nous devons demeurer proches du Grand Rabbin, l'un de nos maîtres parmi les plus écoutés et parmi les plus respectés, nous avons comme première exigence de continuer à veiller à la place occupée par la spiritualité dans notre société, de ne pas admettre qu'elle puisse être bafouée ou reniée, de ne jamais transiger avec le devoir de tolérance et, enfin, de ne jamais accepter quelque atteinte que ce soit aux valeurs de notre civilisation. Car les forces nihilistes poursuivent toujours leurs actions destructrices. Elles sont, hélas, dans la société française d'aujourd'hui présentes à chaque instant, prenant les formes les plus attrayantes pour des millions et des millions de fidèles du petit écran qu'elles affolent et séduisent.

À l'exemple du Grand Rabbin Jacob Kaplan, nous ne pouvons accepter l'avilissement de notre société. Les croyants étant devenus, en quelques décennies, minoritaires en France, il leur faut et, si vous me le permettez, il nous faut, dans le cadre laïc de notre société auquel nous tenons, faire réfléchir nos concitoyens aux enjeux humanistes des temps actuels ; ce qui demande d'abord, à chacun de nous, de l'honnêteté morale et de l'honnêteté intellectuelle. Mais n'est-ce pas en employant ces mots, revenir à l'exemple de vie que nous a donné le Grand Rabbin ? Celui qui nous recevait rue Andrieux dans son grand salon, entouré de sa collection de lampes juives, dans cette pièce où la vie familiale palpitait, où le souvenir de son épouse Fanny était si respectueusement conservé vivant. Elle qui fut sa compagne, sa collaboratrice ; elle dont l'engagement social fut sans failles, comme le prouvent les trois maisons qu'elle fit construire, en Israël, pour les enfants francophones.



Le Grand Rabbin Jacob Kaplan, en traversant le XX^e siècle, fut l'un des pionniers de la lutte, non seulement pour les droits de l'homme mais pour, comme le précisait récemment le père Pierre Ceyrac, **le droit d'être des hommes**. Il a « incarné l'un des termes du dialogue, celui de la modération et de la conciliation authentiques tout en étant respectueux d'autrui », comme son fils Francis devait le rappeler. Homme de tolérance, parce qu'homme de paix, assuré de ses convictions, mais ouvert à ceux qui ne les partageaient pas. Des hommes tels que lui sont les seuls par qui puisse authentiquement exister et se développer le dialogue.

Oui, il fut l'un des prophètes de notre temps, de ceux qui, comme le rappelait Péguy, ont « *le charbon ardent sur les lèvres* ».

Dans les ténèbres du siècle passé, il s'est élevé comme une flamme haute et droite, au milieu des périodes d'abjection que l'Europe a connues. Sa foi, ses idées, ses convictions constituent pour nous un patrimoine spirituel qu'il nous revient de conserver avec respect mais dont nous avons aussi à nous inspirer. Car s'il fut un sage et un juste durant sa vie terrestre, son message n'a pas disparu avec son enveloppe charnelle ; il nous est toujours présent ! Et cette présence nous engage à nourrir nos réflexions et nos actions des enseignements et des engagements de cette vie exemplaire.

En cet après-midi, en cette Grande Salle de séances où il aimait venir, c'est ce que nous avons voulu, ensemble, avec simplicité mais avec fermeté, ... solennellement et respectueusement affirmer.